

Numéro 42

24 Février

- 1922 -

Abonnements

- Étranger -

1 an : 55 fr.

6 mois : 35 fr.

France

1 an : 45 fr.

6 mois : 25 fr.

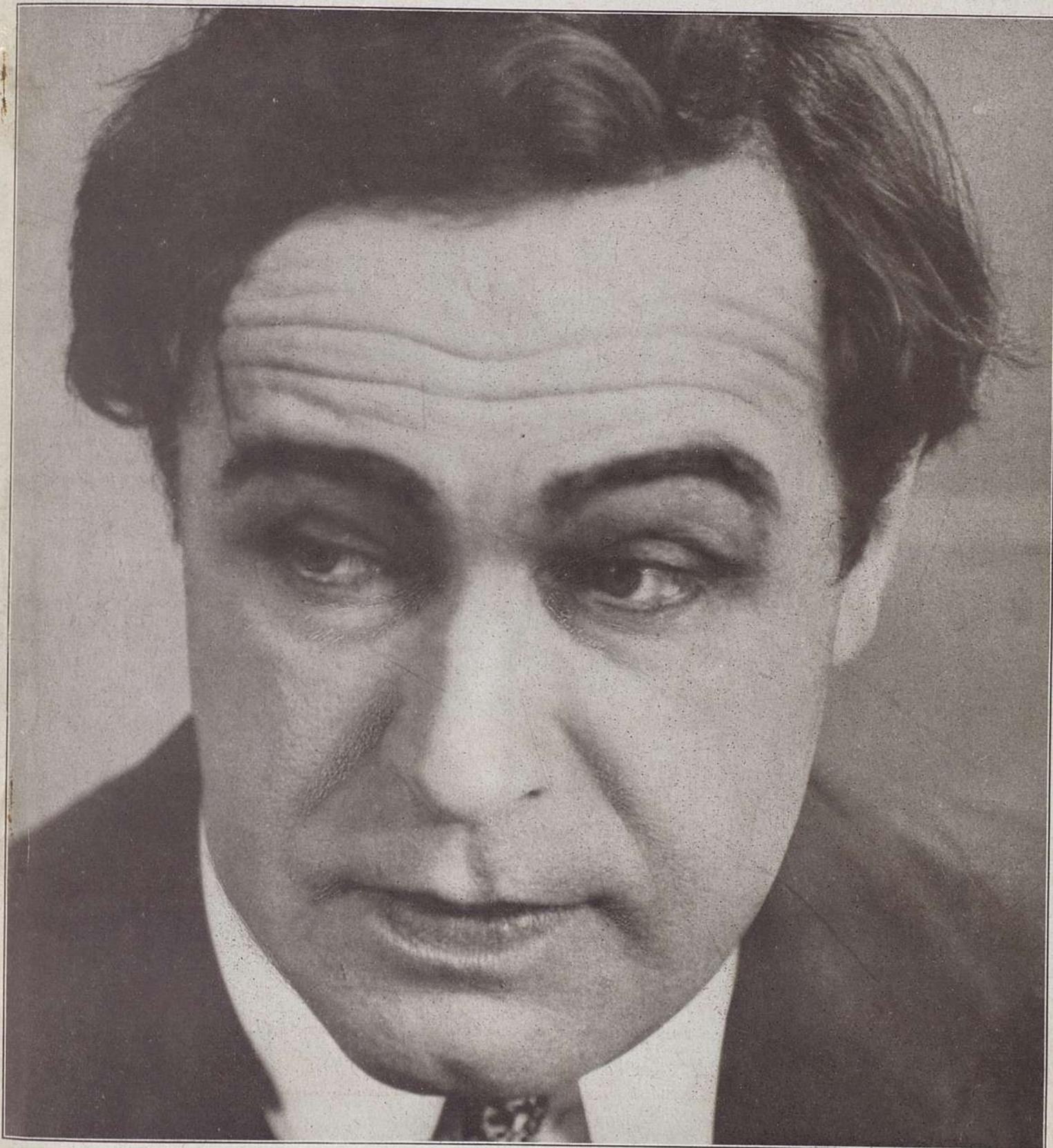
cinéa

UN
franc

Le public voudrait ne pas
trouver le même programme
dans tous les cinémas.

Hebdomadaire Illustré — Louis DELLUC, Directeur
PARIS, 10, Rue de l'Elysée — Téléph. : Elysées 58-84
Londres : A.-F. ROSE Représentative. 102, Charing Cross Road. W. C. 2

Notre Concours
de
projets d'Affiches



ROGER KARL, dans *La Femme de nulle part*.

PHOTO A. GIBORY

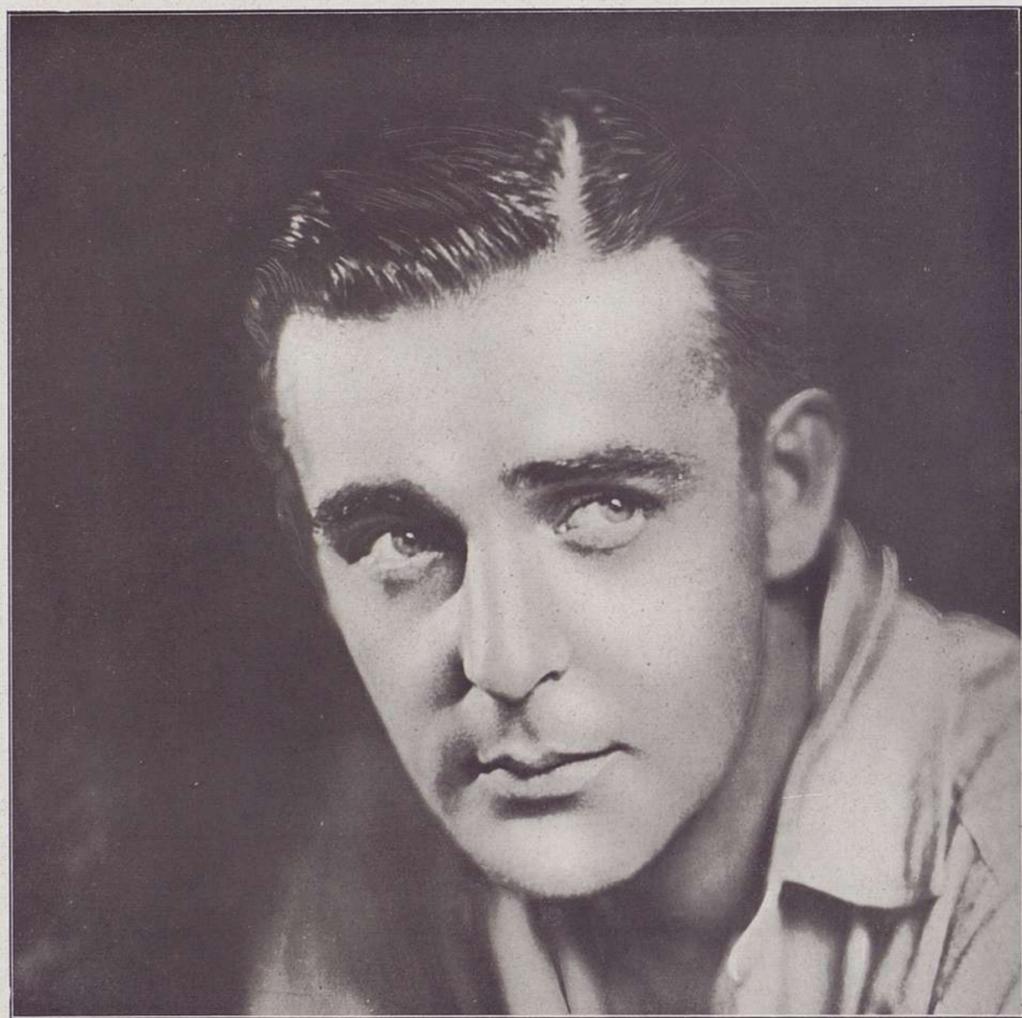
Le remarquable comédien dramatique venu au Cinéma avec *L'Homme du large*, de Marcel L'HERBIER, créa peu après *L'Ombre déchirée* et *Le Coffret de Jade* avec Léon POIRIER, va reparaitre dans *La Femme de nulle part*, tourne *Jocelyn* avec Léon POIRIER et bientôt, dit-on, *Le Courrier de Lyon* avec le même cinéaste.

Hier à la SALLE MARIVAUX, JESSE L. LASKY a présenté

WALLACE REID

DANS

CHAMPION D'AMOUR ET DE VITESSE



- CE FUT UN TRIOMPHE -



SOCIÉTÉ ANONYME
FRANÇAISE DES FILMS
TÉL.: ELYSÉES 66-90 & 66-91

Paramount

63, AVENUE DES
CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS (8^e)



Cette remarquable Comédie dramatique (1.400 mètres) sortira le 14 AVRIL

cinéma

Bientôt Une Œuvre

de

RUDYARD KIPLING

le célèbre auteur des *Livres de la Jungle*, de *La Lumière qui s'éteint*

à l'écran

L'INEXORABLE



La Jolie VIRGINIA BROWN FAIRE
THOMAS HOLDING

les Brillants Interprètes de ce Beau Film

o o o o o de la o o o o o

Société Française des Films Artistiques

Téléphone : Louvre 39-45

Adr. Télégr. : Artisfilia-Paris



17, Rue de Choiseul

PARIS

RÉPONSES A QUELQUES LETTRES

NADY. — Non, c'est par erreur qu'on vous a donné cette adresse. Écrivez à Gina Relly, 53, rue Caulaincourt, Paris. Elle n'a jamais quitté ce domicile.

M. TRÉMIEUX. — Oui, *Mandragore* d'Ewers est admirable, mais comment filmer ses audaces sensuelles et comment garder à l'écran cette espèce de poésie exaspérée qui s'y étale ? — *Fèvre* passe dans les banlieues et en province maintenant. Le public l'a bien accueillie. Les cinéastes étrangers en pensent beaucoup de bien. — Pourquoi *Caligari* ne connaîtrait-il pas le succès ? — Ne vous inquiétez pas, et quand vous souffrez de voir des *Charrette* et des *El Dorado* mal compris ou peu aidés, pensez aux peintres morts de faim dont on vend les toiles trois cent mille francs, cinquante ans après leur mort. Et les poètes ? Et les musiciens ? En cinégraphie ce sera moins long, beaucoup moins long. Voyez le chemin parcouru en cinq ans malgré les imbéciles, les maîtres-chanteurs et les mercantis maladroits.

L'ŒIL DE CHAT.

The Cinema

hebdomadaire

Le plus important
organe de l'industrie
cinématographique à travers
le monde.

La plus large circulation.

La plus grande influence.

30, Gerrard Street, 30
LONDRES W

A partir du 3 MARS, allez voir *◊ ◊ ◊ ◊*
Le **FILM** si impatiemment attendu



PARISETTE

Grand Ciné-Roman en 12 épisodes de Louis FEUILLADE

:: Interprété par BISCOT et SANDRA MILOWANOFF ::

Adapté par Paul CARTOUX dans **L'INTRANSIGEANT** et les GRANDS RÉGIONAUX

Film **Gaumont**



Un véritable enchantement pour les yeux



KISMET

Plusieurs milliers de personnes figurent dans ce film, représentant des mendiants, marchands, soldats, dignitaires de la cour royale, favorites du harem, en un mot toute la population de l'ancienne Bagdad. Pour vêtir tout ce monde de façon exacte, d'énormes quantités de soieries, de brocarts, de velours et de dentelles furent achetées, en même temps que des perles, des passementeries et autres ornements. Il fut nécessaire de construire un bâtiment spécial pour loger les services de dessin et d'habillement.

Robertson Cole R. C. Pictures Corporation
Sélection Thomas Film



Exclusivité **Gaumont**

Programmes des Cinémas de Paris

du Vendredi 24 Février au Jeudi 2 Mars

THÉÂTRE DU COLISÉE

38, Av. des Champs-Élysées

Direction : P. MALLEVILLE Tel. : ELYSÉES 29-46

ENTRE DEUX NOCES

Comique

LE JOCKEY DISPARU

Scène d'aventures jouée par GEORGES LANNES

Gaumont-Actualités

LES AIGREFINS

Comédie dramatique avec ELSIE FERGUSON

2^e Arrondissement

Parisianna, 27, boulevard Poissonnière. — Gutenberg 56-70. — Sallanches. — Une étrange mascarade. — Pour que ça pétile. — Isabel. — Bill-Bockey veut gagner cent sous. — En supplément, de 19 h. 30 à 20 h. 30, excepté dimanches et fêtes : Chiquette.

Omnia-Pathé, 5, boulevard Montmartre. — L'Empereur des Pauvres, premier épisode. — Pauvre Cœur. — Suppléments facultatifs non passés le dimanche en matinée.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. — Le Jockey disparu. — Entre deux nocés. — En supplément facultatif : Corte (Corse). — Avec le sourire.

3^e Arrondissement

Palais des Fêtes, 8, rue aux Ours. — Arch. 37-39. — Salle du rez-de-chaussée. — Le Jockey disparu. — La Mort du Soleil.

Salle du premier étage. — L'Empereur des Pauvres, premier épisode. — Charlot fait du Ciné. — Révoltée. — L'Aiglonne, 2^e épisode.

4^e Arrondissement

Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — Une cordonneuse moderne. — Gaétan commis audacieux. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — Charlot fait du Ciné. — L'appartement n° 13.

5^e Arrondissement

Mésange, 3, rue d'Arras. — Hôtel du Chahut-Bahut. — L'aviateur masqué, 6^e épisode. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — Un charmeur.

Chez Nous, 76, rue Mouffetard. — Dans le royaume du Printemps. — Le Père Gariot. — Sauvons le Gosse. — Pervenche. — Zigoto aux champs.

6^e Arrondissement

Cinéma Danton-Palace, 99, boulevard Saint-Germain. — Trud. 27-59. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — La Mort du Soleil. — Un charmeur.

7^e Arrondissement

Régina-Aubert-Palace, 155, rue de Rennes. — Fatty et sa bonne. — La Fille de la Camargue. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — Un charmeur.

9^e Arrondissement

MadeleineCinéma, 14, boulevard de la Madeleine. — L'Atlantide.

Cinéma Rochecouart, 66, rue de Rochecouart. — Charlot voyage. — Paris Mystérieux, 8^e épisode. — Les Types de Paris. — La Princesse Alice.

Delta-Palace, 17 bis, boulevard Rochecouart. — Wishy. — La flamme du pompier. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — Le Fruit défendu.

10^e Arrondissement

Tivoli, 19, faubourg du Temple. — C'est le jour du terme. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, premier épisode. — Le Jockey disparu.

Pathé-Temple, faubourg du Temple. — L'aviateur masqué, 6^e épisode. — C'est le jour du terme. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, premier épisode. — Pauvre Cœur.

11^e Arrondissement

Voltaire-Aubert-Palace, 95, rue de la Roquette. — Les Paris de l'Amour, 6^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, premier chapitre. — L'Appartement n° 13. — Dudule dans la mistoufle.

12^e Arrondissement

Lyon-Palace, rue de Lyon. — L'homme à la peau d'écurie. — Le Pont des Soupirs, 8^e époque. — L'Empereur des Pauvres, premier épisode. — Le Mystère de la Chambre Jaune.

13^e Arrondissement

Gobelins, 66 bis, avenue des Gobelins. — Hôtel du Chahut-Bahut. — L'aviateur masqué, 6^e épisode. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — Un charmeur.

Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. — Un charmeur. — Le Pont des Soupirs, 8^e époque, fin. — L'homme à la peau d'écurie. — L'éveil de la bête.

14^e Arrondissement

Gaité, rue de la Gaité. — Hôtel du Chahut-Bahut. — L'aviateur masqué, 6^e épisode. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — Un charmeur.

Grenelle-Aubert-Palace, 141, avenue Emile-Zola (36 et 42, rue du Commerce). — Les Paris de l'Amour, 6^e épisode. — Laska. — Un charmeur.

15^e Arrondissement

Grenelle, 122, rue du Théâtre. — Hôtel du Chahut-Bahut. — L'aviateur masqué, 6^e épisode. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — Un charmeur.

Grand Cinéma Lecourbe, 115-119, rue Lecourbe. — Saxe 56-45. — Fatty et sa bonne. — L'aviateur masqué, 5^e épisode. — Un charmeur. — Le Mystère de la Chambre Jaune.

16^e Arrondissement

Théâtre des Etats-Unis, 56 bis, avenue Malakoff. — Le Pont des Soupirs, 7^e époque. — Les Aventures de Sherlock Holmes. — Les quatre plumes. — L'Infante à la Rose. — Zigoto aux champs.

Mozart Palace, 49, 51, rue d'Auteuil. — Programme du vendredi 24 au lundi 27 février. — Composition et tirage d'un journal. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — Charlot fait du Ciné. — La Mort du Soleil. — Programme du mardi 28 février au jeudi 2 mars. — Lapipe photograph. — Entre le marteau et l'enclume. — L'Empereur des Pauvres, premier épisode. — Zigoto aux champs.

Maillot-Palace, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 24 au lundi 27 février. — Lapipe photograph. — Entre le marteau et l'enclume. — L'Empereur des Pauvres, premier épisode. — Zigoto aux champs. — Programme du mardi 28 février au jeudi 2 mars. — Composition et tirage d'un journal. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — Charlot fait du Ciné. — La Mort du Soleil.

17^e Arrondissement

Villiers-Cinéma, 21, rue Legendre. — Corrida à Valence. — Presque papa ! — Un fantaisiste. — Le Dictateur.

Lutétia-Wagram, avenue Wagram. — La fugue de Janette. — Entre deux nocés. — Révoltée.

cinéa

qui a fait connaître

"Le Cabinet du Docteur

Caligari"

vous conseille d'aller

le voir au

Ciné-Opéra

LE RÉGENT

22, rue de Passy

Direction : Georges FLACH Tél. : AUTEUIL 15-40

Gaumont-Actualités

Le Chemin de Fer de la Jungfrau

Les Aventures de Sherlock Holmes

UN HOMME

avec WILLIAM S. HART

MARIE CHEZ LES LOUPS

Pour que ça Pétile

avec PICRATT

Royal-Wagram, avenue Wagram. — La route des Alpes : Saint-Jean-de-Maurienne et ses environs. — Le Jockey disparu. — L'Empereur des Pauvres, premier chapitre. — L'Aiglonne, 2^e épisode.

Cinéma Demours, 7, rue Demours. — Le Jockey disparu. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — La Mort du Soleil.

Cinéma Legendre, 128, rue Legendre. — Saint-Galmier se marie. — L'Aiglonne, 3^e épisode. — Paris Mystérieux, 8^e épisode. — Le Cœur magnifique, premier chapitre.

18^e Arrondissement
Théâtre Montmartre, Cinéma Music-Hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Nord 49-24. — Un poing... c'est tout. — L'Empereur des Pauvres, premier chapitre. — Le Pont des Soupirs, 8^e époque.

Chantecler, 72, avenue de Clichy. — L'aviateur masqué, 7^e épisode. — C'est le jour du terme. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, premier épisode. — Pauvre cœur.

Palais Rochecouart, 56, boulevard Rochecouart. — Corte (Corse). — Avec le sourire. — La Vie d'une femme. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, premier chapitre.

Marcadet-Cinéma-Palace, 110, rue Marcadet (angle rue du Mont-Cenis). — Marcadet 29-81. — L'Appartement n° 13. — Le Français tel qu'ils le parlent.

Le Select, 8, avenue de Clichy. — La mouche dorée. — Révoltée. — Paris mystérieux, 8^e épisode.

Le Métropole, avenue de Saint-Ouen. — La route des Alpes : Saint-Jean-de-Maurienne. — Le Jockey disparu. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, premier chapitre. — Entre deux nocés.

19^e Arrondissement
Secrétan, 7, avenue Secrétan. — L'aviateur masqué, 7^e épisode. — C'est le jour du terme. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — L'Empereur des Pauvres, premier épisode. — Pauvre cœur.

Le Capitole, place de la Chapelle. — L'aviateur masqué, 7^e épisode. — Entre deux nocés. — L'Empereur des Pauvres, premier chapitre. — Révoltée.

Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — L'aviateur masqué, 7^e épisode. — Pour que ça pétile. — L'Empereur des Pauvres, premier chapitre. — L'éveil de la Bête.

Féérique-Cinéma, 146, rue de Belleville. — L'île déserte. — L'Empereur des Pauvres, premier chapitre. — Paris Mystérieux, 8^e épisode.

20^e Arrondissement
Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — L'Eternelle Sirène. — Les Paris de l'Amour, 6^e épisode. — Laska.

Banlieue
Montrouge. — La Mort du Soleil. — L'Aiglonne, 2^e épisode. — Folie d'été.

Olympia Cinéma de Clichy. — La route des Alpes : Sallanches. — Paris-Mystérieux, 8^e épisode. — L'éveil de la Bête. — Le Pont des Soupirs, 7^e époque.

LES FILMS DE LA SEMAINE

L'Empereur des Pauvres.

Une étude ? Une satire ? Qu'importe une dénomination ?... Il ne s'agit pas d'une utopie comme la Nouvelle Icarie, ni d'une expérience collective ou plutôt voulue collectivement comme dans la *Clairière*, de MM. Donnay et Descaves ou dans *Un apostolat* de M. A. t'Sterstevens, non plus que de l'expérience-apostolat tentée par Froment dans *Travail*, mais *L'Empereur des Pauvres* est un parent éloigné des œuvres que nous citons et en même temps un petit cousin des *Misérables*, plus moderne, aussi vivace. Il ne saurait être question, ici, de la série des romans de M. Félicien Champsaur dont s'est inspiré si brillamment M. René Leprince et nous n'examinerons point la façon plus ou moins fidèle dont ils ont été adaptés.

Le certain est que *L'Empereur des Pauvres*, film, mérite de vives louanges, de temps à autre une admiration. Voilà une œuvre qui tient debout, l'art y complète le métier. C'est, en outre, une victoire de plus conquise sur le vilain ciné-roman.

Aux premiers chapitres, le héros de *L'Empereur des Pauvres* ne paraît pas guidé par la foi, mais il le sera bientôt. Déjà l'espérance et la charité lui dictent des attitudes et des actes et la fin de la deuxième époque rappelle le dénouement de *Saint-Magloire*, de M. Roland Dorgelès.

Magloire Dubourg est un chrétien convaincu qui a prêché en Afrique et, en France, révolutionne les esprits, simplement par des paroles de piété et de bonté. Marc Anavan, l'« Empereur des Pauvres » essaie une sorte de programme, avec une population qui ne sait pas son propre rôle.

Qui donc est Marc Anavan ? Un pauvre diable, jeune encore, et bien portant, et sympathique (c'est M. Mathot qui l'interprète avec une excellente et juste variété d'expressions) et, chemineau, il chemine. Le passé récent lui revient en mémoire. Il était très riche et bon vivant, comme on dit. On l'appelait « le petit meunier », parce que son père avait été propriétaire des Moulins de Seine-et-Oise et il dépensait, Marc, en prodigue. La

veuve du grand meunier, la maman de Marc, était une altruiste, elle lui disait : « Votre bonheur est fait de la peine et de la sueur des autres. » Elle est morte. Marc a été ruiné, les vautours sont venus, il lui reste un ami qui s'occupera du reliquat et Marc s'en va, se nourrissant de fruits qu'il rencontre. (En passant, rendons hommage à Mme Jeanne Brindeau qui, au rôle très court de la mère, prête sa belle distinction.)

Voilà donc le départ. Du point de vue cinématographique, il est par-



Léon MATHOT
protagoniste sincère et émouvant de
L'Empereur des Pauvres
de F. Champsaur et René Leprince.

fait, car la richesse de la terre, les paysages du Var ont une physionomie toujours changeante et toujours magnifique, rendue avec une fidélité amoureuse de beautés.

Et Marc se rappelle une parole de sa mère : « Il faut faire oublier la fortune scandaleuse des siens ? » N'y aurait-il aucun mérite, parce qu'il est appauvri ? Si, — car, d'abord, il lui reste un peu d'argent ; ensuite sa tâche de vagabond est lourde à rem-

plir pour un élégant noceur de la veille.

Tout près de la route où il s'est arrêté, il y a un village, Saint-Saturin, un heureux village de viticulteurs et d'agriculteurs. Le Conseil municipal, sachant la générosité d'une commune voisine, l'envie, car l'heureux village ne se connaît pas de pauvres. On en trouvera un. Les gendarmes, alors, arrêtent Marc.

Marc Anavan est gâté par tous et par chacun. Il est « le pauvre ». On lui fait l'aumône. En échange, un jour, il montre la beauté du ciel ; telle est son aumône, à lui. Quelques idées aussi jolies que celle-là apparaissent dans ce film, vous le verrez plus loin et sur l'écran.

Nous ne sommes pas encore parvenus, à ce moment, au milieu de la première époque, mais le début en ayant été largement expliqué, on ne s'étendra pas sur les quelques scènes suivantes, mais sachez que l'adjoint au maire a une fille, Silvette, surnommée la Malvenue à cause de sa chétive apparence et qui aimera Marc et sera aimée de lui. Le « pauvre » conseille des améliorations aux gens du pays, qui l'écoutent favorablement. La commune prospère grâce à l'installation d'une usine de parfums. Marc, dont la fortune s'est refaite et se trouve surveillé par son ami, a commandité anonymement la dite usine. Mais le calme bonheur a disparu de la cité. Il y a des bars, de l'ivrognerie, un champ de courses où les notabilités perdent leur argent. Elles accusent Marc de leurs infortunes continuelles. Même, une révolte mijote, puis se manifeste violemment et Marc serait lapidé si la gentille Silvette, bravement, ne le défendait en criant la vérité que par hasard elle avait apprise. Alors, les gendarmes reconduisent, menottes aux mains, Marc, à la limite de la commune. D'ailleurs, la « Malvenue » lui avait conseillé ce départ en attendant qu'ils puissent se retrouver. Marc Anavan repart, suivi par l'esprit de l'aimée figuré par l'image de Silvette dont il rêve la présence.

Les sites où évoluent les scènes que je viens de résumer, charmant

et, pour ne pas accumuler les noms d'interprètes en finissant, disons tout de suite que Mathot est un Marc Anavan plein de franchise, de bonne bravoure, de conviction et que Mlle Gina Relly joue avec sincérité la blonde Silvette, mais nous allons les revoir... Je ne veux pas oublier quelques types de la commune fortement « typés » par MM. Charles Lamy, un pharmacien bien drôle ; Halma, un coiffeur épique, et Dalleu, un maire que les spectateurs se rappelleront.

Mais il faut revenir à l'histoire de Marc Anavan. Nous voici, maintenant, à Paris, chez Jean Sarrias, un homme solide et dru, un ouvrier sculpteur sur bois, qui travaille chez lui pour un marchand de meubles du faubourg Saint-Antoine, M. Bonnet-Picard. C'est un socialiste militant, qui croit à la possibilité d'une révolution prochaine, qui veut la hâter. Brave homme, il aide les malheureux de son entourage et plaint sa compagne Clémence de ne pas partager ses idées. Très exalté, il a quelque influence sur plusieurs de ses camarades, entre autres Gobin, un ouvrier un peu naïf, fanatique, mais sans initiative. Celui-ci est interprété par M. Albert Mayer qui en a fait une composition solide et très caractéristique. Celui-là, c'est M. Henry Krauss, à la fois bon enfant et emphatique comme son personnage le veut.

Marc Anavan donne des sommes aux Enfants Assistés, au Syndicat des sculpteurs sur bois, etc. » Les reporters l'assaillent — rôles qui ne pouvaient être mieux tenus, puisqu'ils sont joués par quelques-uns de nos confrères. Un dessinateur — M. Barrère — fait son portrait. On dit à Marc : « Vivez parmi les malheureux ». Il répond : « Je prêcherai parmi les riches ». Et c'est la gloire, avec les sarcasmes des mondains.

Sarrias reçoit une visite, celle de sa nièce qui a fui sa petite ville dans l'espoir de retrouver l'homme qu'elle aime : c'est Silvette.

Ici se place une scène qui nous apprend la désertion du fils Sarrias, puis une autre qui nous fait faire connaissance avec des marchandes d'amour au rabais et l'un de leurs souteneurs appelé Charlot. Ce Charlot — il me semble que c'est M. de Rochefort son bon interprète — devient, à la suite d'un chantage assez

amusant, un parfait administrateur de la maison de meubles de Bonnet-Picard.

On voit ou l'on devine, par ce qui précède, que les divers personnages représentent véritablement des types particuliers et que l'action ne chôme pas.

La guerre... Marc Anavan, avant de partir pour le front comme lieutenant, rédige son testament. Le fils de Sarrias revient d'Angleterre, lui aussi métamorphosé. Il y a des réconciliations dans les familles, bientôt des deuils, des douleurs, des détresses.

A Saint-Saturnin-sur-Var, le maire vient annoncer à l'adjoint (père de Silvette) la mort de son fils. Et Sarrias, mobilisé, passe par le pays, se dirigeant vers le dépôt de Toulon, il dit à l'adjoint : « Ton fils est mort fusillé ». Alors le père, désolé, s'engage, par devoir. Pendant ce temps, les habitants parlent de la guerre et, là comme ailleurs, des stratèges de cafés du Commerce dissertent.

Le père de Silvette meurt au front, après avoir été soigné par un sergent infirmier, le curé de Saint-Saturnin. Sarrias est brancardier.

Paysages de guerre et de paix, Marc blessé, soigné par une ancienne habituée de chez Maxim's. Silvette, douloureuse après les violences dont elle a été victime, revient à Paris, chez Mme Sarrias (c'est la grave et tendre figure de Mlle Andrée Pascal) à qui elle dit la vérité. En permission vient Marc Anavan qui va épouser Silvette. Non, elle refuse et Mme Sarrias dit pourquoi. Marc Anavan, l'apôtre, l'indulgent, l'aimant, tourne le dos à Silvette, ne pouvant se résoudre à embrasser celle qui va être la mère d'un enfant d'ennemi.

Et puis Sarrias revient chez lui : il est aveugle ! Le pathétique moment, et combien M. Henry Krauss l'a été aussi, pathétique, lorsque, tâtonnant, hésitant, il vient toucher l'un après l'autre ses outils adorés, son meuble le plus cher et qu'il le caresse de ses doigts et de ses joues, sans exagération, sans outrance, avec amour : c'est très beau, c'est, je crois, ce qu'il y a de meilleur dans le film de M. René Le Prince.

Le film se termine au moment que Silvette déclare à Marc : « Ton ami avait son rêve. L'enfant peut-être le verra réalisé. » Mais son mari répli-

que : « Il faudra que celui qui régnera sur le monde mérite le titre d'Empereur des pauvres. »

Marc Anavan, après tout ce dont il a été l'acteur et le témoin, a-t-il encore l'optimisme indéfectible ?

Sans doute des spectateurs voudront-ils lire une thèse dans ce film. Laquelle ? Y rencontrez-vous des manifestations démagogiques ? Y signalerez-vous quelque sociologie puérile ? Préférons n'y voir qu'un film intéressant, bien mis en scène et joué avec beaucoup de talent. J'ai dû nommer, en cours de route, la plupart des interprètes. Il y a encore MM. Hiéronimus, Maupain et d'autres qui contribuent à un parfait ensemble.

Et maintenant, après la lecture d'un article aussi élogieux, si vous demandez : « *L'Empereur des Pauvres* est-il un chef-d'œuvre ? » on doit vous répondre ceci : « Nous ne savons pas ce que c'est qu'un chef-d'œuvre cinématographique à une époque où l'art muet est à l'état de croissance et, au surplus, comment déclarer chef-d'œuvre, dans n'importe quel art, une réalisation née la veille ?

Et puis il y a diverses qualités et des espèces variées. Certains romans, par exemple, sont supérieurs, dans leur genre, alors que d'autres, inférieurs dans le leur, sont plus estimables, quand même, que les premiers.

LUCIEN WAHL.

La mort du Soleil.

J'ai déjà parlé ici — au point de vue social et technique du beau film de M. André Legrand, si remarquablement mis en scène par Mme Germaine Dulac. Il est agréable d'avoir à revenir sur cette œuvre importante qui honore l'écran français.

A dessein, j'avais réservé de parler des interprètes. Ils sont excellents. M. André Nox qui incarne encore une fois un savant obsédé à la fois par des passions humaines et des préoccupations intellectuelles, affirme de nouveau son talent puissant avec plus de force encore que dans les œuvres précédentes. Son jeu, du commencement à la fin, reste large, humain, émouvant ; c'est peut-être la création, je ne dirai pas la plus saisissante, mais la plus complète qu'ait réalisée ce remarquable artiste.



SUZIE PRIM dans *La Vie d'une Femme*.

CLICHÉ AUBERT

A côté de lui Mme Denyse Lorys joue de manière pathétique et vivante le personnage complexe de Marthe Voisin, et la petite Régine Dumien est excellente dans le rôle, un peu plus conventionnel de Jacqueline.

LIONEL LANDRY.

La vie d'une femme.

Quelques années seulement de la vie de Suzie Flore et rien de pareil à la pièce de M. Saint-Georges de Bouhélier qui porte le même titre. Suzie, que l'on surnomme en hommage « Mlle Vertu », exerce le métier de *girl* de music-hall et, avec ses gains honnêtes, tâche d'arracher sa petite sœur aux conséquences de la phtisie. Et c'est la misère ! Dans la maison d'en face, une fête enfantine. La petite, aussi, voudrait une belle poupée. Mlle Vertu entre dans un magasin de nouveautés. Trop cher ! Elle vole le jouet convoité, est conduite dans un bureau dont l'employé la laisse partir après un aveu écrit du larcin. Un financier marron espère la possession de Suzie et, afin d'y parvenir, prépare un chantage. Il se fait remettre, par corruption, la reconnaissance du méfait, fait congédier alors Suzie du music-hall.

Un dramaturge ayant rencontré la jeune fille en larmes après l'aventure du magasin, achète la poupée désirée, mais il est trop tard : la petite sœur vient de mourir. Il avait dit : « Si vous avez besoin de moi... » Sans travail, Suzie va le trouver. Justement, pour sa nouvelle pièce, *L'Aube rouge*, une interprète se prouve insuffisante et Suzie, qui la remplace, se révèle grande artiste. C'est qu'une situation dramatique ressemble à une heure récente de sa propre vie.

Cabale menée par le financier et chute de *L'Aube rouge* (c'est aussi le titre d'un roman de M. Raymond Clauzel). Le traître tend un piège à la comédienne qu'il oblige à devenir sa compagne sous menace de publication du vol. L'écrivain, ne la voyant plus, tombe malade. Elle rumine une vengeance. Peut-être pourrions-nous maintenant suspendre ce récit. Le film finit mal pour le vilain bonhomme et bien pour les braves gens. Il se passe à Paris et à Venise, il y a des fêtes convenablement réglées et de gracieuses gondoles.

C'est le mélodrame de jadis, sans invention notable. Mme Suzy Prim pourrait tenir des rôles plus neufs, plus intéressants, sa figure offre une

jolie originalité et fait penser à ce que devait paraître Mme Sarah-Bernhardt à l'Odéon, sous la direction Duquesnel, lors de la création du *Passant*, par exemple (je n'y étais pas). Et le vol dans le magasin permet de songer à la future mise à l'écran du *Bonheur des Dames*, d'où pourrait sortir un excellent film.

Pauvre cœur.

C'est bâti sur le vieux modèle du drame qui ressortit ensemble des genres Ohnet et Montépin : vice puni, vertu récompensée, une bonne dame, un homme sympathique, un vilain monsieur, une femme fatale, un charmant enfant, une mort et la cour d'assises Précisions : Brice, mauvais patron, mari brutal, dominé par sa dactylographe, laisse partir sa femme qu'il empêche d'emmener leur petit garçon. Il décide, comme dit la loi, d'entretenir une concubine au domicile conjugal. La mère enlève son enfant qui, à son tour est ravi par un homme d'affaires spécialiste de celles de divorce, mais il n'est pas du tout ravi d'être ravi.

Mme Brice, une nuit, rentre chez son mari dans l'espoir d'y reprendre

son enfant, mais elle rencontre dans le vestibule le mari et la maîtresse. Un coup de revolver part : mort de Brice, arrestation de sa femme. Enfin le témoignage de l'homme d'affaires repentini sauve Mme Brice, qui aime son avocat et est aimée de lui. Les noms de Pauline Frédérick et Thomas Meighan me dispensent de puiser dans le tiroir aux louanges.

Les Paons.

O Margaret Bradock, quand vous étiez enfant, vous jouiez, insouciant, avec les petites filles de votre voisinage, mais votre mère vous en grondait fort et, même, vous emmena dans New-York pour vous y faire fréquenter des êtres de votre condition riche. Alors vous êtes devenue orgueilleuse. En Amérique, le repos hebdomadaire est strictement observé. Vous avez entendu dire que James Wood avait servi à table, et vous l'avez cru un domestique. Or, il avait au cercle, un dimanche, à son tour de rôle, apporté les mets à ses camarades, simplement. On vous a punie de votre fierté bête en se moquant de vous : dans un bal, on vous a dit que tous les jeunes hommes invités étaient des valets et la honte vous envahit.

Et puis, ô Margaret, vous avez compris vos erreurs. Même, dans une occurrence, vous avez aidé une femme à quelque travail sans noblesse. Vous avez un bon père qui, lui, n'a pas oublié ses origines modestes et qui présida enfin, et spirituellement, à votre mariage. Il amenait un pasteur à votre insu et ce fut vite arrangé, car, en Amérique, on appelle un pasteur aussi facilement qu'à Paris on appelle un raccommodeur de faïence et de porcelaine, et tout de suite, il opère. C'est de l'ouvrage aussi solide (ou aussi fragile) que s'il avait été fait avec beaucoup de tralala.

L'humour et la finesse de ce film ne brillent pas par l'orgueil, ils s'effacent, ce ne sont pas des paons, mais des violettes.

LUCIEN WAHL.

La famine en Russie.

Retournez voir le 5 mars, au Trocadéro, ce document prodigieux enregistré dans les campagnes de la Volga en décembre dernier par l'illustre docteur Nansen pour son œu-

vre de secours. Ces images tragiques aideront à sauver des millions d'enfants et de femmes russes. Partout où passera ce film un grand frisson troublera la foule. Un article de journal est bien pâle auprès de l'horrible éloquence révélatrice de ces visions. Allez et apprenez, et comprenez.

La puissance de propagande de l'écran s'affirme comme jamais. Pas de voix humaine, pas de littérature, qui puisse lutter avec la projection de la vérité. Le film de *La famine russe* fera plus pour l'humanité et l'intelligence des peuples que cinquante ans de diplomatie. La douleur, le malheur, la vie et la mort, sans littérature, sans détours, là, devant nos yeux, quelle cruauté d'abord, quelle grandeur ensuite, voir, voir ce qui existe et ne plus imaginer un mieux ou un pire, voir, et voilà tout.

Voyez la *Famine russe*.

La glorieuse reine de Saba (Gaumont-Palace).

Le public de l'Hippodrome a fêté la vaste féerie de ce film traité dans la bonne manière italienne, avec, en plus, la saveur aiguë des spectacles de David Belasco ou de Courville. Un peu de lenteur au début, mais tellement somptueuse cette lenteur et pleine de détails sensuels, fort justes, d'ailleurs : la rivalité de deux princesses ambitieuses pouvait-elle se traduire plus photogéniquement que par la vision concurrente de leurs seins également nus, également orgueilleux ? Ce sont là de belles images pour les délicats.

La grande attraction, large coup de fouet jeté sur les nerfs des spectateurs, c'est la course de chars. Harmonieusement conçue, hardiment réglée, jouée à pleine vigueur, elle saisit et emporte comme les meilleures folies d'automobiles, des meilleurs mélodrames américains. Les chevaux noirs de Vashti sont battus par les chevaux blancs de la reine de Saba. La foule acclame.

Et puis beaucoup de hautes pages vivantes : l'attaque de la Tour, le Tombeau des rois, les Caravanes, les Fêtes royales, un luxe indépuisable développé dans un rythme vif, bien équilibré.

Betty Blythe, toute autorité, a des gestes heureux et une chair franche de danseuse qui se sait belle. Nell Craig aussi, mais avec moins d'am-

pleur. Joan Gordon, Fritz Leiber, Pat Moore sont sobres et justes comme les mâles de la *Babylone* de Griffith. Et la foule règne plus encore que la reine, le roi et les princesses. Ici la foule est star.

LOUIS DELLUC.

Les Aigrefins.

Un tel film est une joie pour les yeux, par la maîtrise qu'il accuse sur la lumière. Tous les éclairages sont pittoresques et chauds, presque tous exacts. Si je voulais énumérer les moments particulièrement plaisants, je citerais toute la scène de la baignade au clair de lune — les contre-jours exquis d'Elsie Ferguson — le moment où Palmer surprend la conversation de sa femme avec Cortez, — la scène finale dans le jardin devant de merveilleux arbustes en fleurs, et le paysage de la fin, qui n'a qu'un tort, celui de n'être visiblement pas vespéral ainsi que l'affirme le cercle, étant donnée la brièveté des ombres, (lesquelles sont d'ailleurs beaucoup plus longues dans le premier plan qui s'intercale entre les deux vues d'ensemble : c'est la seule paille que j'ai notée).

Ce vêtement riche, souple, brillant, ayant moins d'afféterie féminine que la manière de W. de Mille, à laquelle elle s'apparente, moins d'émotion et de vie intense que la manière de Tourneur, s'adapte à une histoire quelconque assez amusante, parce que l'intérêt y est bien gradué, mais qui ne nous prend pas un moment. Elsie Ferguson y joue le principal rôle de femme ; sa distinction, son élégance, son allure grande dame, dépassent presque le but ; ses rares dons d'émotion, de sympathie, n'y trouvent guère leur emploi. Mais elle profile de délicieuses silhouettes — notamment dans la robe de bal avec laquelle elle accomplit ses exploits finaux (sont-ils très honorables ? Je n'aime pas beaucoup qu'une femme, même pour la bonne cause, vende un homme).

Je critiquerai seulement (erreur de toilette ou de photographie ?) les bas du costume de tennis. (Elle ne peut pas avoir mis des bas noirs, affirmait ma voisine. En tout cas, ils venaient noirs — inopportunément).

Les deux principaux acteurs mâles sont tous deux fort bons, malheureusement dans des rôles un peu trop connus. Que ne nous montre-t-on, un

jour, Charles Gérard en amoureux ardent, sincère et contenu, et David Powell en débauché capable de tous les crimes !

Gens de mer.

La neige s'imite avec du sel, et peut s'acclimater dans un studio ; les rivières se reproduisent *sub vitro*, même au besoin les cascades et les remous ; seules les vagues de la mer ne se laissent pas asservir ; il faut les aller chercher, et cela décourage les metteurs en scène qui vont au studio comme à un bureau.

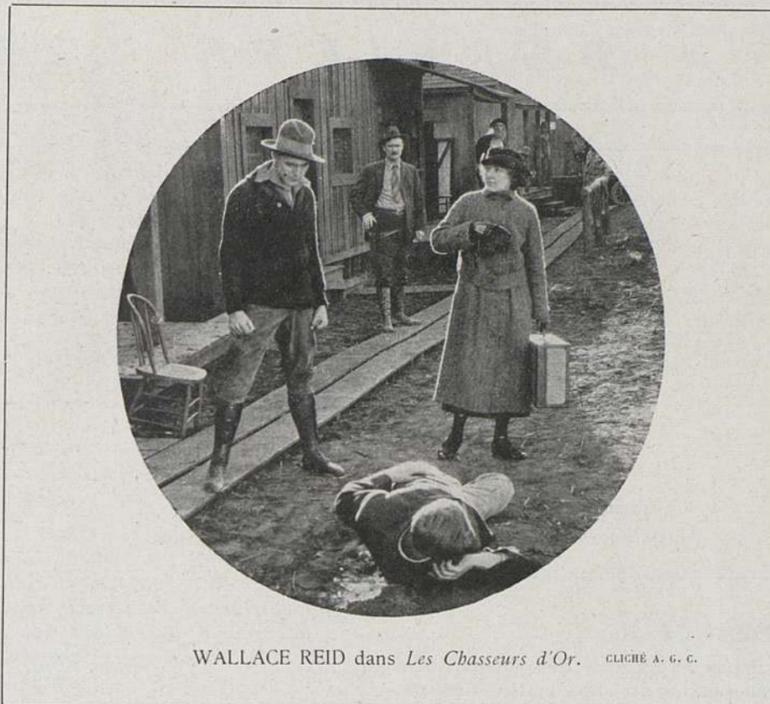
Aussi les films maritimes sont-ils relativement rares. L'un des meilleurs, voici longtemps déjà, et malgré les déformations infligées au thème original, fut *Les Mutinés de l'Elsinore*. *Gens de Mer* reproduit une atmosphère analogue ; l'action est simple, dramatique ; Henry Morey est bon, Alice Calhoun jolie et sympathique.

Madeleine Férat

Ce roman du Zola romanesque des premiers jours, — non encore enrôgné, ni enivré par le rêve de mettre Taine en romans — a déjà tenté les adaptateurs théâtraux. L'œuvre est dramatique ; peut-être la donnée principale qu'elle comporte — la manière dont une femme, épousée par son second amant, qui l'aime plus qu'elle ne l'aime, reste obsédée, jusqu'à se laisser reprendre presque volontairement, par son premier amant — prête-t-elle particulièrement aux effets cinématographiques.

Prenant Francesca Bertini telle qu'elle est, le film est un de ses bons films : elle y est émouvante et passionnée. L'œuvre en elle-même présente des lacunes ; même dans un roman naturaliste le fait pour une jeune fille de se donner à un homme a besoin d'être préparé, motivé ; le spectateur reste plutôt ahuri, si on la lui montre, au 650^e mètre voyant l'homme pour la première fois, au 651^e couchée avec lui dans le même lit. Même le passage du premier au second amant gagnerait à être traité un peu plus au ralenti.

La photographie est bonne ; il y a nombre de scènes réunies — un ciel d'orage balayé par le vent, une ferme, une famille campagnarde rassemblée autour de la tiède lueur du foyer, la fuite dans la nuit lunaire, la grange où les amants consternés attendent



WALLACE REID dans *Les Chasseurs d'Or*. CLICHE A. G. G.

un avenir incertain. Comme toujours dans les films italiens, ces jolis paysages valent en eux-mêmes, plus que comme parties d'un mouvement ; à ce titre, leur esthétique se rapproche de celle des anciens opéras italiens, lesquels, sous l'influence de Wagner, de sa « mélodie continue », nous paraissent coupés de manière obsolète. Aujourd'hui le goût musical s'est un peu élargi à cet égard ; pour le moment, je crois qu'au cinéma l'intolérance est encore un devoir et que le mouvement doit demeurer le maître.

La flamme verte.

Voici le même problème moral que *Les Aigrefins*, mais traité avec quelle lourdeur ! Est-il louable pour une femme, lorsqu'il s'agit de prendre sur le fait un employé que son patron soupçonne, de se faire passer pour une danseuse, d'affoler le malheureux, de le pousser au vol et au meurtre, et de le livrer ainsi à la police, avec le concours d'un frère détective qui fait un drôle de métier ? Et tout ce joli monde enjambe les cadavres, et s'en va souper gaiement au cabaret où opérait la soi-disant danseuse...

Réserve faite de ces remarques inactuelles, ce film, où figurent Warren Kerrigan et Fritz Brunette n'a rien qui attire spécialement l'attention. Il se conclut par une surprise bien amenée, et qui produirait plus d'effet si on ne l'attendait pas, très, très longtemps.

Charlot dans les coulisses.

A défaut de censure, la moindre pudeur professionnelle devrait interdire de ressasser indéfiniment les mêmes vieux films de Charlie Chaplin, et dans quel état, grand Dieu ! tels qu'un loueur ambulancier refuserait de les prendre au rabais. Chaplin mérite plus d'égards, et le public aussi.

Idylle champêtre.

Un jeune couple part pour un joli coin de campagne. Multiples désagrèments : auberge sans confort, incendie, manque de train, en conséquence achat d'une auto récalcitrante ; enfin la mer que l'écran nous affirme « retentissante », puis le calme. Comédie gaie, enfin. Gaie ?

LIONEL LANDRY.

DERRIÈRE L'ÉCRAN



SÉVERIN-MARS
dans *L'Agonie des Aigles*.

FRANCE

Nous apprenons que va paraître incessamment, sous la direction de notre confrère Raymond de Chatancourt, une nouvelle revue hebdomadaire de théâtre et d'art.

Son titre : *Bravo!*

Magnifiquement illustré et rédigé par des écrivains appréciés de tous, *Bravo!* s'annonce comme un grand journal de combat pour l'art français, dans toutes ses manifestations.

Le *Journal du Peuple* ouvre ses colonnes à l'art cinématographique et confie cette rubrique à notre confrère René Sti.

Continuant sa série de petits films, « Fantasio », M. Pierre Colombier tourne sur le studio Gaumont *M. Lebidois, propriétaire*, avec Mlle Caillolet et M. Lefaur.

Donatien, décorateur connu et metteur en scène d'avenir, était parti au col de la Schlut — vers Colmar — pour y tourner les extérieurs de *L'Auberge*, d'après Guy de Maupassant.

Il y était déjà avec Violet, le metteur en scène de *Li-Hang-le-Cruel*, avec Marsa Reinhardt, la partenaire de Donatien dans *La Ruse* et Dubois leur opérateur. Ils attendaient Jacqueline Campbell. Ils eurent tort. Celle-ci ne vint pas et ce fut subitement

Mlle Ginette de Wilhems dont nous avons pu apprécier la beauté dans *Fleur de Ruisseau* qui tint le rôle de Campbell.

Elle y sera d'ailleurs remarquable et Donatien nous donnera ainsi l'occasion d'admirer un talent nouveau.

Aux studios Gaumont M. Desfontaines termine le montage de *Sa Majesté*, d'après le roman de Delphi Fabrice ; M. Léon Poirier continue *Jocelyn* ; M. L'Herbier son *Don Juan* et Guy du Fresnay : *Margot*.

Le dernier grand dîner du C. A. S. A. était présidé par Eve Francis et Maurice Bokanowski. Parmi la nombreuse assistance *Cinéa* a noté Emmy Lynn, Gina Relly, Elena Sagrany, Gil Clary, M. Malleville, Marie-Thérèse Décosse, etc., etc. et Abel Gance, Honnegger, Roger Lion, V. Goldschmann, Yourievitch, Lionel Landry, J. de Rovera, Henri Clerc, Léon Moussinac, Maurice Dekobra, Paul Malleville, René Blum, Michel-Maurice Lévy, Gaston Jacquet, V. Guillaume Danvers, Sarfati, etc., et Ricciotto Canudo.

Notre excellent confrère Marcel Yonnet publie un séduisant volume : *Le coffret d'Onyx*, impressions poétiques et psychologiques traités dans cette forme de brefs poèmes en prose qu'aimèrent Banville et Baude- laire.

Suzanne Bianchetti vient d'être engagée par M. Charles Burguet pour tourner un des principaux rôles des *Mystères de Paris* à côté de Mmes Huguette Duflos, Jalabert, Violette Jyl, Madeleine Guitty, Bérange, R. Dumien et de MM Ch. Lamy, G. Modot, G. Lannes, Dalleu, Vermoyal, J. Dehelly, P. Guidé, etc.

Robert Boudrioz proteste véhémentement contre les mutilations apportées par la censure à son film *Tempêtes*. Il se propose d'empêcher le film de passer sous la forme actuelle. Nous ferons tout, nous aussi, pour que l'organisation de la censure se



André NOX
dans *La Mort du Soleil*.

modifie bientôt dans l'intérêt de tous et d'elle-même.

La Cinématographie est enfin dotée, par l'initiative de *Cinémazine* d'une publication pratique dont l'utilité est incontestable.

L'*Almanach du Cinéma* qui vient de paraître contient toutes les adresses du monde cinématographique, un état très complet de la production française et américaine depuis 1920 et des articles signés des noms les plus connus : Edmond Haraucourt, Nozière, Max Linder, Colette, Guillaume Danvers, Lucien Doublon, Robert Florey, etc...

L'*Almanach du Cinéma* est en vente à *Cinémazine*, 3, rue Rossini, Paris. Prix 5 francs, (relié 10 fr).

AMÉRIQUE

Après avoir complété *Les deux Orphelines*, D. W. Griffith, conformément à son habitude, l'a discrètement fait passer dans quelques petites villes de province, a étudié les impressions du public, et fait subir en conséquence quelques modifications du film avant de le produire à New-York.

Rudolph Valentino a un contrat de 2.000 \$ par semaine à la *Famous Players*.



VANNI MARCOUX
L'incomparable tragédien lyrique de *Boris*, du *Barbier*, de *Tosca*, des *Joyaux de la Madone*, de *Lorenzaccio*, etc., vient de faire d'étonnants débuts cinématographiques dans le *Don Juan* de Marcel L'Herbier.

Norma Talmadge tourne, en Californie, un film sur *La duchesse de Langeais*, de Balzac, cependant que Nazimova se prépare à dévoiler *Salomé*.

Doug et Mary Fairbanks recommencent à parler d'aller tourner des films en France; Brunton se propose de leur édifier, sur la Riviera, un studio à l'Américaine.

Constance Talmadge et John Piagloul, mariés depuis plus d'un an, en ont assez, et divorcent. Qui ne donnerait raison à Constance : son mari prétendait qu'elle abandonnât l'écran !

Betty Blythe a étudié le chant au Conservatoire de Paris et n'a jamais cessé de cultiver sa voix. Il est possible que la glorieuse Reine de Saba retourne pour quelque temps au Théâtre. Louise Glaum et Theda Bara l'ont déjà précédée sur les planches.

Charlie Chaplin et Jackie Coogan se disposent à faire paraître leurs autobiographies.

Rex Ingram et Alice Terry se sont mariés cependant qu'ils tournaient le *Prisonnier de Zenda*. La séance continue.

Quatre excellents films ont été donnés le mois dernier aux Etats-

Unis. Le premier, *To'able David*, tiré par Henry King d'un bon roman de Joseph Hergesheimer, se passe dans le cadre pittoresque des montagnes de Virginie ; il met en scène un village, des routes, une famille de montagnards — et Richard Barthelmess qui a réalisé une création égale, disent les critiques, à celle de l'Homme Jaune dans le *Lys Brisé*.

Marshall Neilan a tourné le second *Le Lotophage* qui se passe en partie dans les Mers du Sud, en partie à New-York La conclusion — le retour du héros auprès de la simple maîtresse qu'il a abandonnée sous les cocotiers — a dérouter la critique habituée au banal replâtrage des ménages séparés.

A un genre tout spécial appartient l'*Hamlet* germano-danois, plus inspiré de Saxo Grammaticus que de Shakespeare, dont Sven Gade fut le directeur et Asta Nielsen l'étoile. Car il se trouve qu'Hamlet, héritier du trône, était une femme — et ceci explique beaucoup de choses, notamment son attitude réservée vis-à-vis d'Ophélie.

Le dernier enfin est le *Déluge*, tiré du roman *Syndaflodden*, de Henning Berger. La scène capitale se passe dans une cave ou des hommes et des femmes, bloqués par une inondation,

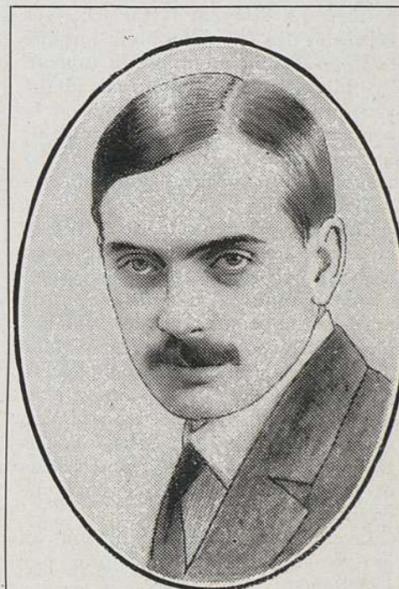
meurent peu à peu d'asphyxie, cependant que leurs natures profondes se révèlent. James Kirkwood — que nous avons goûté dernièrement dans la *Marque du Maître*, joue le rôle d'un prédicateur errant, et Hélène Chadwick le principal rôle de femme.

Dans une certaine mesure, le film posthume de George Loane Tucker *Il faut que les femmes vivent*, et celui de Robert Léonard, *L'Allée du Paon*, (avec naturellement, Maë Murray comme étoile) ont été des déceptions. Cependant les danses de Maë Murray restent un des agréables souvenirs de l'écran.

L. L.

ALLEMAGNE

Deux maisons d'édition de livres, Ullstein et Rudolf Mosses, ont récemment créé des sociétés de films pour tourner leurs romans les plus populaires, une idée qui ne servira certainement pas à élever le cinéma allemand.



André LEGRAND
animateur de *Blanchette*, *Le Crime de Lord Arthur Savile*, *La Cœur magnifique*, *La Mort du Soleil* enfin dont il composa le scénario émouvant que Germaine Dulac a exécuté.

LE PEINTRE AU CINÉMA

Un bon tableau devrait être avant tout photogénique puisqu'il est destiné un jour ou l'autre à être reproduit. Les peintres aiment conserver un cliché des œuvres qu'ils ont vendues. Mais que de surprises réserve l'œil mécanique, juge impitoyable ! L'épaisseur de la pâte, le coup de pinceau, la luisance du vernis se traduisent d'étrange façon malgré les écrans spéciaux et il faut recourir à l'adresse truqueuse du retoucheur.

Le cinéiste ne bénéficie pas de ce recours suprême. Il n'a pas le droit de se tromper et doit au premier regard, sur l'objet qu'il va filmer, abstraire de l'élément couleur sa valeur photogénique. Pour lui les cerises sont toujours noires et les citrons blancs.

Dès lors, à quoi bon réaliser en rouge la maquette de la salle de marbre rouge, en vert le tapis de baccarat ? Ce scrupule est d'un primitivisme puéril. Aussi bien que le peintre qui souvent fait des cerises bleues et des citrons violets lorsque la nécessité harmonique du tableau l'y oblige, le cinéiste pourrait abaisser ou relever d'un demi-ton la sonorité d'un gris dont la valeur nuit à l'ensemble de la vision cinématographique. Il s'agit naturellement du travail au studio.

Caligari est peut-être le seul film où la question ait été posée mais non résolue, car ses décors expressionnistes manquent d'équilibre et de matière. Le contraste des valeurs photogéniques artificielles et leur disposition modifiable suivant l'éclairage y ont été attentivement étudiés. C'est un essai encore incertain, d'une technique dont les metteurs en scène français, américains et même suédois ont jusqu'ici méconnu l'importance.

Le cinéma doit être avant tout un art plastique, l'art plastique par excellence.

Lorsque sa technique aura suffisamment évolué en ce sens, il sera temps de composer des scénarios intéressants. Aujourd'hui c'est un luxe à la Des Esseintes.

Il est surprenant de constater combien peu de metteurs en scène se

préoccupent de renforcer le relief psychologique et plastique de leurs interprètes.

N'importe quel veston cintré, n'importe quelle robe des Galeries font l'affaire au mépris de la loi élémentaire des contrastes qui a plus d'importance encore à l'écran qu'au théâtre.

Le metteur en scène d'un film dit « artistique » s'imagine avoir fait un gros effort parce qu'il a commandé une robe à Poiret, ou fait dessiner



Charles DULLIN
qui vient d'inaugurer remarquablement
ses spectacles de l'Atelier.

ses maquettes par un peintre qui ignore généralement tout du cinéma.

Il faut apporter ici l'expérience d'un calicot. La valeur photogénique d'une étoffe varie suivant la trame, l'épaisseur, le grain du tissu bien plus que suivant sa couleur tinctoriale. Le costumier de cinéma doit travailler avec des échantillons et un appareil photographique. Les costumes de cinéma devraient être aux costumes de la vie courante ce qu'est le maquillage du studio par rapport au visage dévaseliné : un camouflage destiné à accentuer, à solidifier les apparences jusqu'à la plus violente réalité. Ni veston cintré de gigo, ni blouse en linon des Galeries, ni robe lamée de Poiret mais transposition, schématisation essentielle

et presque parodique du veston cintré, de la blouse des Galeries, de la robe de Poiret.

Il faut habiller l'héroïne blonde et brune de dix costumes en une minute, toujours semblables et cependant divers comme son visage, reflet de petite âme Frégoli. La robe blanche de la jeune fille s'assombrit dès le premier émoi car toute la vie va l'accabler de tonalités de gris ascendantes jusqu'au noir du veuvage éternel. Un pyjama de velours subtilement dégradé au vaporisateur donne au poète la transparence d'un fantôme sans surimpression coûteuse.

Le sein de la femme fatale et sa jambe excitante s'extériorisent nerveusement hors du satin de sa robe trop correcte. Le front de l'homme d'affaires sue des chiffres parmi les employés qui portent leur nom imprimé sur le ventre en grosses lettres pour qu'on les reconnaisse facilement...

Il n'y a là que des possibilités réalisables, avec un peu d'ingéniosité cinématographique et moins ruineuses que les absurdes reconstitutions historiques qui sévissent plus que jamais avec leur cortège de défroques Louis XV (?) ou persanes (?) à faire pleurer Madame de Chabrilan.

Les esthéticiens se sont récemment mis d'accord pour condamner le film autochrome qui, intéressant au point de vue documentaire, s'écarte trop de la nature en la serrant de trop près.

Il y a une résurrection à tenter du vieux film colorisé à la main, touchant comme une enluminure avec ses teintes conventionnelles et ses bavures maladroites. Idylles idiotes dans des paysages de cartes postales. Arroseurs arrosés. Mariages américains. Pourquoi pas une série de films style tourlourou et bonne d'enfant, parodie raisonnée et spirituelle de ce que fut le cinéma, assez riche déjà pour railler sa jeune pauvreté ?

Cette esthétique du mauvais goût réhabilité est un équilibre sur la corde raide car, à force de crier au loup, personne n'accourt lorsqu'il vous dévore. Mais il serait amusant de voir se manifester au cinéma ce besoin sadique de laideur volontairement consentie, en qui nous retrouvons purifiée la beauté dont le joli nous avait donné la nausée.

JEAN FRANCIS LAGLENNE.

INTIMITÉS

Pierre Decourcelle est charmant. De jolies moustaches soignées et un visage très doux bien que volontaire et même impérieux. Il écrit peu. Il lit. Il collectionne surtout. Il a dans son salon des Renoir et des Lautrec qu'on a toujours envie d'emporter sous son bras. Mais la civilisation ne permet pas ces folies et on n'emporte qu'une impression charmante.

Gina Palerme ne s'interrompt de tourner que pour danser dans un coin du studio. Son phono, veillé par un chauffeur docile, pleure des rythmes californiens ou fox-trotte en ténorisant. Elle danse. Elle tourne. Elle sourit toujours.

Canudo avait de la barbe au temps de Montjoie ; c'était un mage. Il avait de la moustache au temps du Vardar : c'était un conquistador. Il est glabre, rose et blanc : c'est un évêque photogénique. Sera-t-il pape ?

Vanni-Marcoux est un grand interprète. La voix, les épaules, l'œil, la jeunesse, l'élan et une aisance qui touche au style, que vous faut-il de plus ? Il vient au cinéma. Il n'a pas attendu pour cela de perdre sa voix ou son argent. Il y vient parce qu'il l'aime. Je l'ai vu mourir dans un film. Il est aussi cinéma que le cinéma lui-même. Depuis longtemps, je l'attends au carrefour des projecteurs et du *Sunlight-arc*. Je me demande si on va le prendre au sérieux dans la corporation, car il est tout le temps fourré au cinéma. De la part d'un interprète cinématographique c'est tout à fait scandaleux, c'est indécent, je vous le dis.

Eve Francis vendrait son âme pour un râble de lièvre, une caille à point ou le roi des pilaffs, sous le patronage du meilleur Bernatler Doktor ou d'un Romanée distingué. Le théâtre la déçoit et l'amuse. Le ciné la possède. Elle vit tout son rôle avant de tourner. Quand le film est

fini elle s'acharne au montage, rythme muet et minutieux. Difficile pour les autres, impitoyable pour elle-même, elle ne se console d'être mécontente de soi que par un voyage, — ou un nouveau film. Quand Raquel Meller ou Ermete Zacconi sont à Paris elle est tous les soirs au premier rang.

Jean Epstein est mécontent. De quoi ? Les machinistes l'appellent le petit polonais frisé et il est édité à « la Sirène. » Et il n'est pas heureux avec ça ! Va-t-il mordre ? Non, il parle de Hayakawa et cela fait comme un petit banjo d'Hawaï aux sanglots savants et tendres.

J'aime bien Van Daële parce qu'il a un cœur de christ inquiet. Il est



GENICA MISSIRIO
et sa dernière prouesse sportive dans
Margot où ce remarquable interprète
du Cinéma français a composé un
personnage brillant de hussard, près de
Gina Palerme.

bon. Il a cette bonté profonde qui irait jusqu'à la sévérité parce qu'il y a vraiment trop de choses misérables à voir et à laisser vivre. Et avoir du talent par dessus le marché. Sincérité, sensibilité, deux fardeaux pour un homme, mais c'est pourquoi il a ce regard comme lavé par la mer.

C'est une fleur étrange. On l'a vue dans un rêve angélique — ou au promenoir des Folies-Bergère. Elle est toute au film. Elle voit beaucoup de films. Elle est toujours ennuyée par le film. Alors elle prise un petit peu de poudre blanche et quand la salle renaît à la lumière on admire ses yeux pâmés.

Le bœuf sur le toit était un ballet de masques où Cocteau avait mis en scène ses meilleures idées de décorations et de cinéma. Il y avait aussi beaucoup de masques dans la salle. Depuis, nous avons revu cette chorégraphie ironique sur le plateau de Ba-ta-Clan où le vrai public fut charmé. *Le bœuf sur le toit* c'est maintenant un bar. Cocteau, négligent et l'œil aigu, y préside. La gaité aussi. Il n'y a que des gens bien élevés. On y voit peu de cinématographistes.

L. D.

QUELQUES TICS

Geneviève Félix

Vint au monde avec ses cheveux blonds et un sourire.

Elle en conserve le souvenir et doit regretter même de n'avoir pour tant de sourires prodigués qu'une seule et si petite bouche soucieuse de sa photogénie. Elle s'avance vers vous, ingénue vaporeuse, puis s'arrête, vous fixe, les cils arqués d'étonnement, et, semblant vous découvrir sourit, rit, joyeuse en minaudant avec de petits gestes précieux de chatte qui joue à la balle...

Marcelle Pradot

semble marcher au milieu d'un songe. Se réveille subitement, vous aperçoit,

esquisse un sourire, vous effleure la main : « Bonjour... » puis reprend son rêve, qu'on aura peur d'interrompre. Ses robes pourtant témoignent d'un goût minutieux et bien éveillé... Alors ? Un jour, je crois, je l'ai vue rire.

Gina Palerme

Semble toujours vous voir pour la première fois.

cligne des yeux, se recueille, puis les ouvre tout grands et, vous ayant reconnu, vive, pour se faire pardonner, vous tend ses doigts rosés au bout de l'accent circonflexe de son bras nonchalant qui souhaite le baise-main...

Vous parle de mille choses, une glace à la main, se poudre, va, vient, danse sur un pied, sur l'autre, siffle un air hawaïen, étouffe un rire naissant, pirouette... et Elle est déjà loin.

Eve Francis

Sa poignée de main, mélange de grâce et de virilité, vous enveloppe le corps et l'esprit. Séduction.

Les yeux vous détaillent, rapides, sous un face-à-main, implacable comme un jugement sans appel.

La voix, amère ou souple, vous retient avec des mots sonores et qui planent, tandis que les doigts agiles accompagnent leur essor.

Enthousiaste du Beau et de l'Effort, Elle a pour exprimer ses élans, des phrases qui claquent comme les plis d'un drapeau par grand vent... Elle est gaie aussi, rit souvent, on s'en étonne, on a bien tort.

Madys

S'approche en sautillant, l'air gai, secouant ses cheveux coupés court qui ornent sa tête.

le Bonheur de vivre.

Exquise d'amabilité juvénile, sa voix joyeuse semble disputer à sa figure le droit d'être des deux la plus éclatante.

Vêtue avec recherche, paraissant échappée d'un dessin de Mirande.

Elle implorera un bout de ficelle avec autant de grâce qu'elle en mettra à porter un collier de perles.

Musique de noces à la campagne.

André L. DAVEN.

Concours de Projets d'Affiches

Cinéa fait appel à tous les peintres, décorateurs, dessinateurs, caricaturistes de toutes tendances et de toutes nationalités et leur demande — comme un grand service à rendre au Cinéma français — de prendre part au Concours de projets d'affiches que nous organisons.

1° Les inscriptions seront reçues à **Cinéa**, 10, rue de l'Élysée, jusqu'au 1^{er} Mars prochain.

2° Trois films français seront soumis spécialement aux concurrents :

DON JUAN, de Marcel L'Herbier.

Interprété par Vanni-Marcoux, Jaque Catelain, Marcelle Pradot, Lerner, Philippe Hériat, J. Sutter, etc.

JOCELYN, de Léon Poirier.

Interprété par Myrta, Roger Karl, Tallier, Blanchard, S. Bianchetti, etc.

LA FEMME DE NULLE PART, de Louis Delluc.

Interprété par Ève Francis, Roger Karl, Gine Avril, Noémi Scize, André Daven, Michel Duran, Denise, Edmonde Guy, etc.

3° Il sera fait de ces films une présentation spéciale aux concurrents. En outre, des séries de photos des interprètes et des principales scènes seront publiées dans les prochains numéros de **Cinéa**.

4° Les concurrents ont le droit de présenter un projet pour chaque film ou pour deux films ou trois projets selon leur goût. Chaque maquette sera jugée isolément.

5° Les maquettes seront en couleurs. Le nombre de couleurs est laissé au choix des concurrents. Nous leur recommandons seulement, et ils comprendront pourquoi, la plus grande sobriété matérielle possible.

6° Le format des maquettes doit être une demi-grandeur d'affiche normale 120 x 160.

7° Le premier prix recevra une somme de 500 francs de **Cinéa**.

Trois seconds prix seront reproduits dans **Cinéa**.

Toutes les œuvres primées seront présentées par **Cinéa** aux maisons d'édition.

8° Les maquettes devront être livrées dans la quinzaine qui suivra la présentation de chaque film. Les résultats seront connus, pour chaque film, dans le mois qui suivra l'envoi de la maquette. Le résultat général sera connu dans les deux mois qui suivront la remise des maquettes du troisième film.

LA RUE DES RÊVES

de

D. W. GRIFFITH

SORTIE : 17 Mars

GEORGE ARLISS

dans

DISRAELI

SORTIE : 7 Avril

DOUGLAS FAIRBANKS

dans

L'EXCENTRIQUE

SORTIE : 28 Avril

LES ARTISTES ASSOCIÉS (S^{te} An^{ne})
Siège social : 23, Rue de la Paix, PARIS

REPRÉSENTANTS EXCLUSIFS DE

UNITED
ARTISTS

MARY PICKFORD
CHARLIE CHAPLIN

DOUGLAS FAIRBANKS
D. W. GRIFFITH

AGENCES :
PARIS : 21, FAUBOURG DU TEMPLE - Téléph. :
MARSEILLE - LYON - NORD : 49-43.
LILLE

Le bon Médecin

Hypothèse

En avait-il tâté, des pouls! En avait-il ausculté des malades! Il était grave et solennel; parfois, mais un espace court, il prenait un air bon-homme.

Il portait une belle barbe, grisonnante. Il portait aussi un lorgnon.

L'autre après-midi, une femme pauvre s'évanouit dans une rue passante. Il s'approcha. On vit tout de suite qu'il était médecin. Il donna des ordres et des gens revinrent d'une pharmacie avec des compresses. La femme reprit ses sens et donna son adresse.

Le brave docteur lui fit quelques visites. Il soignait avec conviction, par la conviction. Il guérit vite sa cliente sans ordonnance. Sa thérapeutique, c'était l'hygiène. Il conseillait aussi la diète, puis une alimentation rationnelle.

La cliente voulut connaître l'adresse de son sauveur pour le recommander à des amis, le cas échéant.

— J'exerce peu, répondit-il.

Et, en effet, il exerce peu, n'ayant gagné aucun diplôme. Il exerce seulement dans les films où il joue les médecins comme s'il avait à soutenir sa thèse.

Je crois, d'ailleurs, qu'il va prendre ses inscriptions à la Faculté.

...Il y avait une fois un figurant qui, ayant à personnifier pour l'écran un rôle de Londonien, acheta une grammaire anglaise.

Mais ceci est une autre histoire.

Sans doute croyez-vous que je vais ajouter « comme dirait Kipling ».

Non, je ne l'écrirai pas.

LUCIEN WAHL.



Les Présentations

du 11 au 17 février

SUPER FILM

Amie d'enfance.

Amour de jeune fille, contrarié, puis satisfait après quelques chagrins. Du bon air, de la campagne, une très bonne mise en scène de M. Asselin d'après le scénario de M. Léonée. Et puis Mme Huguette Duflos dont le charme n'est plus à vanter et que des acteurs de talent entourent: Mme Lise Nelly, en souriante et gracieuse fille de ferme. Mme de Brenne en grande dame et MM. Dalsace, José Davert, Durand.

L. W.

Fatty Cabotin.

Parodie amusante, avec acrobaties.

FIRST NATIONAL

Les deux cicatrices.

Drame de Marshall Neillan, interprété par Lewis Stone, Marjorie Daw, et Togo Yamamoto.

VAN GOITSENHOVEN

L'attrait du Cirque, comédie dramatique.

PHOCEA

Le plus mari des trois, comédie comique.

La Fille des Monts.

Déjà présenté.

L. AUBERT

La Ruse, (7 avril).

Subterfuge imaginé par un fils pour obtenir le consentement du père à son mariage (déjà conclu). La ruse réussit après avoir risqué du drame.

L. W.

GAUMONT

La Proie (31 mars).

Comédie dramatique interprétée par Mildred Harris.

L'Or Maudit (31 mars).

Comédie dramatique.

cinéma

FOX-FILM

Dudule fils de la femme à barbe.

Une parodie de roman-cinéma jouée par des clowns acrobates et animaux de cirque. Il s'y mêle des défilés gracieux genre music-hall. On a ri de bon cœur. Un chien même aboyait gaiement dans la salle. Je suis sûr qu'il s'amusa aussi.

L. W.

PATHÉ

La Résurrection du Bouif.

Où nous retrouvons Bicard, alcoolique réjouissant et parfois réjoui. Basé sur une grosse intrigue, le film est bourré de finesse. Et M. Tramel est remarquable, bien secondé par Mmes Kolb, Germaine Risse, Pâquerette, Ch. Lamy, Amiot, Mondos, etc.

L. W.

ERKA

Rouerie Féminine.

Film amusant et spirituel, parfaitement interprété par Will Rogers, et qui serait excellent si la conclusion ne faisait pas quelques concessions optimistes.

L. L.

Les yeux blessés.

Très bon film, qui aurait pu être meilleur encore de beaux paysages et une interprétation extrêmement sûre et homogène.

L. L.

VITAGRAPH

Le triangle noir.

Grand drame mystérieux interprété par Earle William et Corinne Griffith.

PARAMOUNT

La Proie pour l'Ombre.

Encore des querelles de ménage exposées et dénouées avec l'art accoutumé de C. de Mille. Gloria Swanson y paraît d'abord avec des lunettes puritaines, puis avec un décolleté très New-Yorkais...

L. L.

UNITED ARTISTS

L'Excentrique (21 avril).

Aventure gaie, qui ne tient qu'à un fil. Douglas Fairbanks, la vit, stupéfiant de bonne humeur et de vivacité.

L. W.

RENÉ FERNAND

Ancienne Maison P. Pigeard - 61. Rue de Chabrol

TÉLÉPHONE : NORD 66-25 ET 93-22

La plus importante Maison d'Achat et Vente de Grands Films

O O O O O (VINGT SUCCURSALES A L'ÉTRANGER) O O O O O

Exclusivités pour le Monde Entier

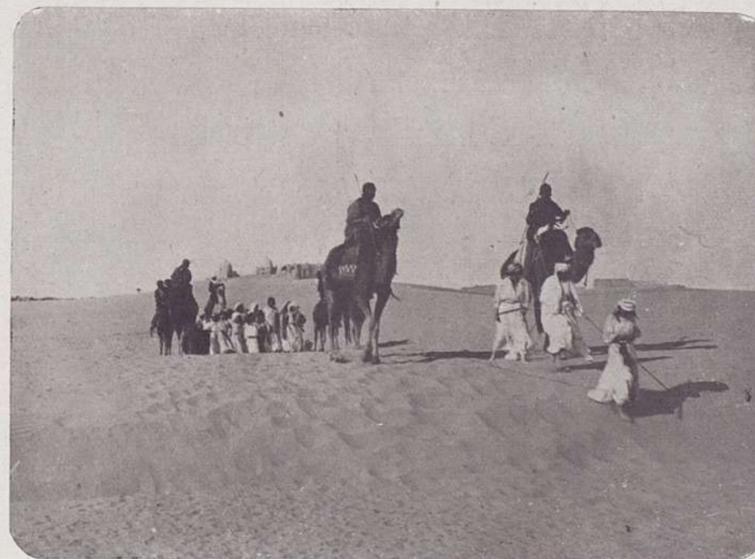
Tirage des Films à façon aux conditions les meilleures

RENÉ FERNAND

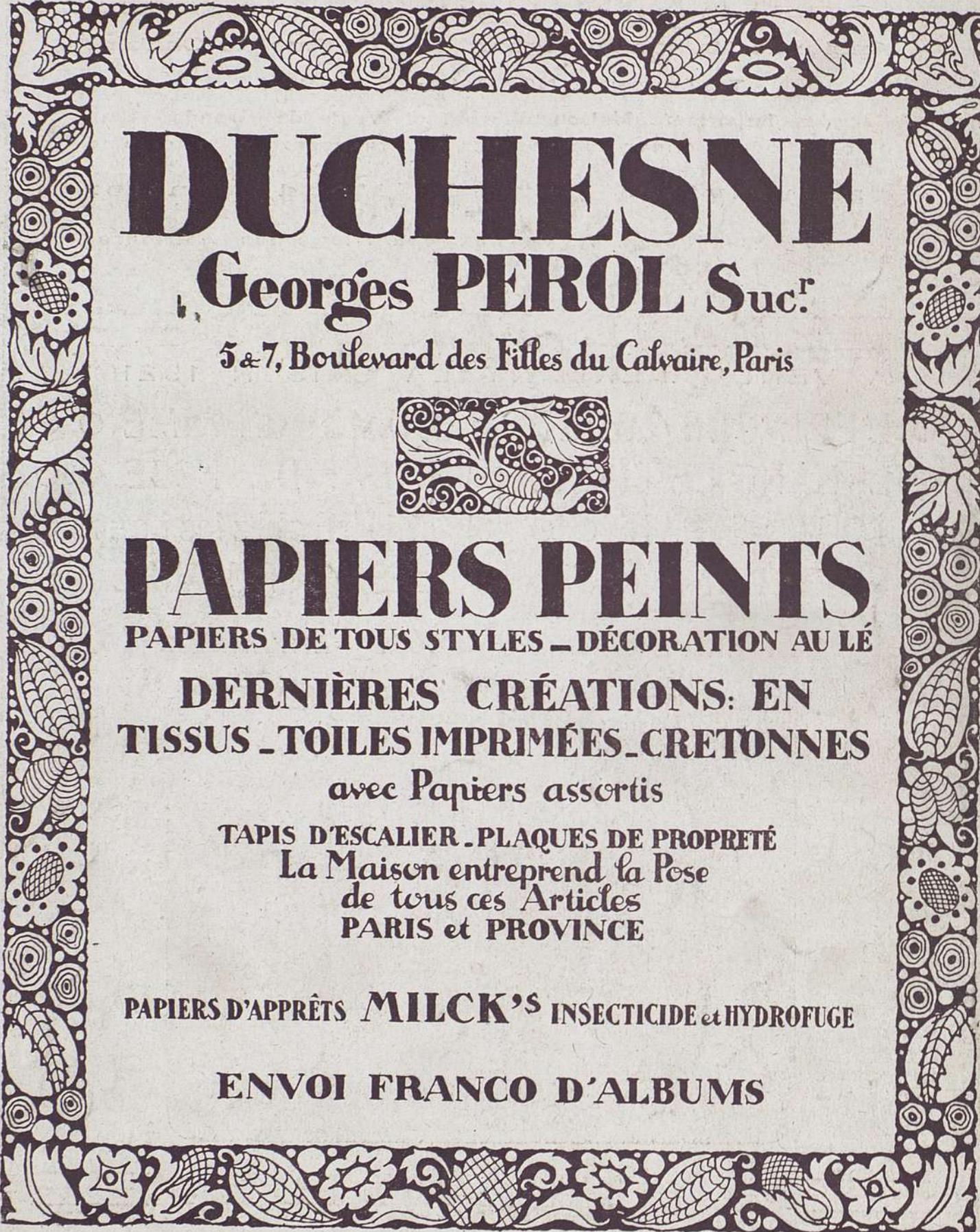
A VENDU PENDANT LA SAISON 1921 :

- L'ÉPINGLE ROUGE ● ●
- QUAND ON AIME ● ●
- LI-HANG LE CRUEL ● ●
- ROSE DE NICE ● ●
- TOUT SE PAIE ● ●
- MARIE chez les Loups ● ●
- PAPILLONS ● ● ●
- LES ROQUEVILLARD ● ● ●

ET LE PLUS GRAND SUCCÈS DE L'ANNÉE



L'ATLANTIDE



DUCHESNE

Georges PEROL Suc^r

5 & 7, Boulevard des Filles du Calvaire, Paris



PAPIERS PEINTS

PAPIERS DE TOUS STYLES - DÉCORATION AU LÉ

**DERNIÈRES CRÉATIONS: EN
TISSUS - TOILES IMPRIMÉES - CRETONNES**

avec Papiers assortis

TAPIS D'ESCALIER - PLAQUES DE PROPRIÉTÉ

La Maison entreprend la Pose
de tous ces Articles
PARIS et PROVINCE

PAPIERS D'APPRÊTS MILCK'S INSECTICIDE et HYDROFUGE

ENVOI FRANCO D'ALBUMS

Demander le Catalogue C.